

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS France Un an... 6
Six mois... 3
Trois mois... 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION 15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur Un an... 8
Six mois... 4
Trois mois... 2

V'LA LA RETAPE ÉLECTORALE!

BONS FIEUX, GARE AUX LAPINS!

LE MUSELAGE UNIVERSEL



ÇA VA-T-IL MORDRE ?

Crédieu, si les votards ne mordent pas à l'hameçon, ça ne sera pas faute d'amorces. Ce qu'on nous en sert de cette cochonnerie. Y en a pour tous les goûts!

Aux bonnes poires du radicalisme on sert l'asticot de la suppression des octrois : « Hein, quelle veine, plus de frontières autour des villes! Les denrées entreront en franchise, on vivra en pays de Cocagne... »

Fermez vos plombs, sacrés radigaleux! Votre amorce pue le rance. On ne coupe pas.

Nous savons que la suppression des octrois ne changera rien à notre sort: la mangeaille ne baissera même pas de prix car, au fond du fourbi, il n'y a qu'un virement d'impôts. Donc, inutile de nous la faire à l'oseille.

Mais, voici que, derrière la radicanaille les socialos à la manque arborent leurs programmes. Et y en a long, nom de dieu! Si ce n'est pas efficace, ça a au moins le sacré avantage de tenir de la place. Y a de tout dans leur musette: asticots, vers de vase, mouches à merde.

Si le goujon électoral ne mord pas à leur hameçon, ce ne sera fichtre pas manque d'amorces.

Voici d'abord l'appât des retraites ouvrières:

En avant la musique! Zim bala boum, voici la retraite... sans flambeaux!

Certes, ce n'est pas fait! Les vieux ont le temps de crever cent mille fois pour une, avant qu'ils puissent se caler les joues avec le pain des retraites ouvrières.

Mais quèque ça fout! On a l'espoir: une promesse — ça aide à vivre. On se serre la boucle d'un cran et les briques à la sauce aux cailloux paraissent plus appétissantes.

Sacrés couillons de votards qui vous enfermez à l'hameçon des rentes pour les prolos fourbus, ouvrez les lucarnes et reluquez autour de vous: le truc des retraites est déjà pratiqué dans une chiée d'administrances, par exemple dans les chemins de fer, dans les taupinières de l'Etat...

Je vous entends: vous allez m'objecter que les systèmes en vigueur ont des dé-

fauts, que ça s'emmanche mal — et patati et patata.

Je vous concède tout ce que vous voudrez,

A condition que vous ouvriez vos chasses: Regardez, mille tonnerres! Et ruminez! Les prolos qui ont la perspective d'une retraite sur leurs vieux jours sont-ils logés à meilleure enseigne que vous? Sont-ils mieux à l'abri de la dèche? Ne dansent-ils jamais devant le buffet?

Avouez-le: ils ne sont pas plus bidards que nous tous qui manquons de retraites!

Ce que cette couillonade n'a pas fait pour eux, ce serait bougrement idiot d'espérer qu'elle le fera pour nous.

Y a pas à se monter le job: le truc des retraites ouvrières laissera toujours entière la Question Sociale,

Et, nom de dieu, c'est à la force du poignet qu'on la résoudra!

—o—

Pour les types, peu ou prou dessalés, que l'hameçon des retraites ouvrières n'engraînerait pas, les socialos à la manque ont une autre amorce:

Le service de deux ans. Jusqu'ici, tous les socialos, tant roses qu'ils soient, étaient d'accord sur un point: la haine du militarisme! Ils en pinçaient pour la suppression radicale du service militaire.

Mais, depuis que la putainerie électorale les tourneboule, les bougres font kif-kif les écrevisses : ils vont de reculade en reculade.

Il y a cinq ou six semaines quelques fnauds ont mis en avant le service de deux ans.

Pourquoi deux ans, plutôt qu'un an, plutôt que six mois, plutôt que rien du tout ?

Ils ont oublié de s'expliquer là-dessus.

Certes, on est tous d'avis que trois ans de militarisme sont un sacré écoeurement. Mais, de là à nous présenter le service de deux ans comme un article socialo, il y a des kilomètres !

Le service de deux ans fonctionne en Allemagne et je ne sache pas que Guillaume-le-Teigneux soit un farouche socialard.

Si nos socialos n'étaient pas dominés par le dada d'être élus, ils continueraient à gueuler — comme par le passé — contre le bloc entier du militarisme.

Et foutre, ça aurait autrement d'influence que leur trouducuterie du service de deux ans, car ça ferait germer dans les citrouilles encore farcies de préjugés le dégoût de la caserne et l'horreur de la guerre.

Ah ouat ! Les candidats se fichent pas mal du dégrassement des caboches. Par le temps qui court ils n'ont qu'un but ; rallier des votards.

Ce qui prouve, — plus que tous les raisonnements, — que cette baliverne du service de deux ans n'est qu'un attrape-nigauds électoral, c'est le temps qu'on a mis à la découvrir.

Pendant quatre ans et demi les types qui s'en font les apôtres ont touché leur paye de bouffe-galette.

Pourquoi ont-ils attendu d'être au bout de leur rouleau pour jacasser du service de deux ans ? S'ils avaient réellement été convaincus de l'utilité du fourbi ils auraient dû, depuis belle lurette, faire un potin monstre à ce sujet.

S'ils ne l'ont pas fait c'est qu'ils s'en foutaient comme de colin-tampon, — ou mieux c'est que ce n'était pas « opportun ».

Ils ne se sont emballés sur le service de deux ans que la veille de la foire électorale.

Y a donc pas à s'illusionner : c'est tout bonnement un coup de réclame !

—o—

Quelle farce que tout ça !

Ça me donne envie de dégoûter, tellement c'est malpropre.

Du même coup, je rage !

Je rage de voir que de bons bougres vont, encore une fois, se laisser embrenner par la racaille ambitieuse.

Ah, les frangins, si vous aviez le nez creux, ça ne traînerait pas : vous enverriez aux chiottes les candidats multicolores et vous feriez le vide autour des tinettes électorales !

Et ce serait autrement crâne que de voter !

Ce serait affirmer que vous avez soupé d'être dupés, grugés, volés et écorchés jusqu'à la gauche.

Et, pour que votre affirmation ne soit pas tenue pour trop platonique vous n'auriez qu'à décrocher l'éventail à bourriques.

CONTRE LE SUFFRAGE UNIVERSEL

Les collectos ne sont pas les seuls à s'être rapapillotés avec le suffrage universel, après l'avoir débiné dans les grands prix. Les blanquistes leur font la pige ! Aujourd'hui, ces bougres-là sont d'enra-

gés volards et ils ne sont plus guère révolutionnaires qu'en paroles : la politcaillerie les a chatré de toute énergie.

Si le « vieux » Blanqui revenait sur terre il les engueulerait salement et ne voudrait pas moisir cinq minutes en leur compagnie.

Il n'avait pas les foies blancs, le « vieux », mille dieux, non ! Si quelque chose le dégoûtait c'était la putainerie électorale et parlementaire. Certes, il avait une conception sociale qui ne cadrerait pas avec nos aspirations actuelles ; mais foutre, il était bougrement révolutionnaire.

Quant aux disciples qui lui survivent, leur révolutionnarisme a rudement déteint. Ces birbès-là n'ont plus qu'un dada en tête : trouver une auge ou un ratelier... et se foutre du reste !

Une fois nantis, ils peuvent attendre la Révolution sans impatience.

Et ils attendent, nom de dieu !

Ce n'est plus les casse-cou d'il y a vingt ou trente ans et, si c'était à refaire, ils n'écriraient pas le manifeste AUX COMMUNES dont ils accouchèrent en exil, à Londres, en 1874.

Dans ce manifeste, que signèrent entre autres Vaillant et Breuille — qui ne le signeraient sûrement pas aujourd'hui — à part la petite ritournelle autoritaire, il y a de chouettes ruminades ; le suffrage universel y a son paquet — et je le colle sous le blair des bons bougres, car c'est de circonstance.

Après s'être crânement affirmés athées et communistes, les blanquistes du manifeste AUX COMMUNES jaspinent des moyens de réaliser leur idéal. A l'époque, ils avaient le parlementarisme au cul ; pour rien, ils n'auraient voulu se mêler à pareille dégoutation.

Lisez les bons bougres :

Dans la grande bataille engagée entre la bourgeoisie et le Proletariat, entre la société actuelle et la Révolution, les deux camps sont bien distincts, il n'y a de confusion possible que pour l'imbécilité ou la trahison.

D'un côté tous les partis bourgeois : légitimistes, orléanistes, bonapartistes, républicains conservateurs ou radicaux, de l'autre le parti de la Commune, le parti de la Révolution, — l'ancien monde contre le nouveau. Déjà, la vie a quitté plusieurs de ces formes du passé, les variétés monarchiques se résolvent en fin de compte dans l'immonde bonapartisme.

Quant aux partis qui, sous le nom de république conservatrice ou radicale, voudraient immobiliser la société dans l'exploitation continue du peuple par la bourgeoisie, directement, sans intermédiaire royal, radicaux ou conservateurs, ils diffèrent plus par l'étiquette que par le contenu ; plutôt que des idées différentes, ils représentent les étapes que parcourt la bourgeoisie, avant de rencontrer dans la victoire du peuple sa ruine définitive.

Feignant de croire à la duperie du suffrage universel, ils voudraient faire accepter au peuple ce mode d'escamotage périodique de la Révolution ; ils voudraient voir le parti de la Révolution entrant dans l'ordre légal de la société bourgeoise, par là même cesser d'être, et la minorité révolutionnaire abdiquer devant l'opinion moyenne et falsifiée des majorités soumises à toutes les influences de l'ignorance et du privilège.

Les radicaux seront les derniers défenseurs du monde bourgeois mourant ; autour d'eux seront ralliés tous les représentants du passé, pour livrer la lutte dernière contre la Révolution. La fin des radicaux sera la fin de la bourgeoisie.

A peine sortis des massacres de la Commune, rappelons à ceux qui seraient tentés de l'oublier que la gauche versaillaise, non moins que la droite, a commandé le massacre de Paris, et que l'armée des massacreurs a reçu les félicitations des uns comme celles des autres. Versaillais de droite et Versaillais de gauche doivent être égaux devant la haine du peuple ; car contre lui, toujours, radicaux et jésuites sont d'accord.

Voilà qui est richement bien dit, nom de dieu !

Le seul malheur c'est que c'est de l'histoire ancienne.

Il est passé le temps où les bougres relouaient de travers les radicaux et les tenaient pour les derniers soutiens de la

bourgeoisie... Aujourd'hui, radicaux et blanquistes sont quasiment cul et chemise.

Il est évanoui aussi, le mépris que les blanquos avaient pour la *duperie du suffrage universel* qu'avec raison ils appelaient « l'escamotage de la révolution ». Ce mépris s'est mué en amour endiable pour les torche-croupions électoraux.

Le vote ! Le vote !... Pour eux, y a plus que ça : cette couillonnade est devenue leur unique dada.

Mince de dégringolade !

—o—

Si, à diverses reprises, j'ai sorti — et je sortirai encore — les vieilles opinions des socialos politicards, contre le suffrage universel, ce n'est pas uniquement pour la joie de montrer que ces bougres-là ont retourné leur veste.

Mais aussi pour faire toucher du doigt aux bons feux que, seuls parmi tous les gas qui en pincent plus ou moins pour le chambardement social, les anarchos n'ont pas déraillé.

Seuls, ils continuent à en tenir carrément pour la Révolution.

Il n'en est foutre plus pareil des autres ! Par lassitude, par étroitesse d'idées ou pour n'importe quelle raison que ce soit, ils ont plaqué la grande route qui mène à la culbute de la société actuelle, pour s'emmouscailler dans les chemins tortueux de la politcaillerie.

Ça a peut-être bien fait leur beurre à ces cocos-là,

Mais, nom d'une pipe, ça n'a sûrement pas beurré les épinards du populo !

Bien au contraire, leurs manigances électorales continuent à l'entretenir dans l'erreur, en lui faisant supposer qu'on peut arriver à quelque chose par la légalité.

Donc, qu'ils le veuillent ou pas, en faisant risette au suffrage universel, en l'utilisant, les blanquistes contribuent à ce que le manifeste AUX COMMUNES qualifie d'« *escamotage de la révolution* ».

Le Muselage Universel

Il paraît que nous sommes souverains.

Autrefois, c'était les rois qui avaient cette veine, aujourd'hui c'est le peuple.

Seulement, il y a un distinguo qui n'est pas négligeable : les rois vivaient grassement de leur souveraineté, — tandis que nous crevons de la nôtre.

Cette seule différence devrait suffire à nous fiche la puce à l'oreille et nous faire comprendre qu'on se fout de notre fiole.

Comment, c'est nous qui remplaçons les rois et s'il plait à un sergot de nous rasser à tabac, au garde-champêtre de nous coller un procès-verbal, à un patron de nous botter le cul, — tout souverains que nous soyons, nous n'avons que le droit d'encaisser et... de dire merci !

Par exemple, si cette garce de souveraineté nous rapporte peau de balle et balai de crin, y en a d'autres, à qui elle profite bougrement.

Au lieu de garder ce trésor sous globe, — kif-kif une relique crétine, avec autant d'amour que si c'était trois poils de la Vierge, ou une des chaussettes de Jésus-Christ, on use de sa souveraineté... Mais on en use de la plus sale façon : on la délègue !

Et, voyez le truc miraculeux : cette souveraineté qui ne valait pas un pet de lapin quand elle était dans nos pattes, devient une source de gros bénéfices pour ceux à qui nous la délèguons.

A vue de nez, il semble que ces oiseaux-là, — nos représentants, — devraient être nos larbins, nous obéir au doigt et à l'œil, n'en faire jamais qu'à notre guise. Va te faire lanlaire !

Ces bons délégués nous font la nique et, bien loin d'accepter d'être nos larbins (ce en quoi ils n'ont pas tort, car il est toujours malpropre d'obéir), ils se posent en maîtres et nous donnent des ordres, — ce qui est crapuleux !

Eux, que nous avons tirés du milieu de nous, ou

d'à côté, sont désormais les vrais souverains; tout doit plier sous leurs volontés : le populo n'est plus qu'un ramassis d'esclaves!

D'où vient ce changement à vue? De ce que notre souveraineté n'est qu'une infecte rouspette, une invention des jean-foutre de la haute pour continuer à nous tenir sous leur coupe.

Voici le truc : à force d'être plumé vif par les gouvernants de l'ancienne mode, rois et empereurs, le populo a fini par y trouver un cheveu et a commencé à ruer dans le brancard.

Quand les grosses légumes ont vu que ça prenait une vilaine tournure, ils ont biaisé et ont dit aux rouspetteurs : « Vous avez raison de ne plus vouloir endurer des gouvernants de droit divin; rois et empereurs sont des tiges altérées de sang, nous allons les foutre en l'air et le peuple prendra leur place; c'est lui qui gouvernera. »

Cette couillonnade avait des petits airs honnêtes qui empaumèrent le populo : « C'est lui qui allait être tout! Quelle veine, bon sang! C'est pour lors que ça ronflerait chouette. Toutes les pourritures de l'ancien régime seraient foutues au rancard... »

Taratata! Quand on en vint à la pratique, ce fut le même tabac que l'ancien régime : les mêmes jean-foutre qui tenaient la queue de la poêle ont continué à gouverner sous le nom de république, — l'étiquette seule a changé.

Bien mieux, autrefois le peuple avait le droit de groumer, — puisqu'il ne faisait qu'obéir. Tandis que, maintenant, il n'a même plus cette consolation; quand il veut protester, ses maîtres lui ferment le bec en lui disant : « Tais ta gueule, espèce de ronchonneur! De quoi te plains-tu? C'est toi qui as créé ce qui est. C'est dans ta puissante souveraineté que tu as voulu être esclave. Subis ton sort en patience; pose ta chique et fais le mort, — sinon on te fusille! »

—o—

Y a pas à tortiller : cette vaste blague de la souveraineté populaire est tombée rudement à pic pour nous faire perdre le nord. Sans elle on serait arrivés à comprendre que le gouvernement est une mécanique dont tous les rouages fonctionnent dans le but de serrer la vis au populo; puis, avec deux liards de réflexion, on aurait conclu que le meilleur usage qu'on puisse faire de cette affreuse machine, c'est de la foutre au rancard.

On en serait venu à conclure que pour avoir ses coudées franches, pour vivre sans emmerdements, il faut se passer de gouvernance.

Tandis que, grâce à l'embistrouillage de la souveraineté populaire, on a eu un dada tout opposé : on a cherché, — et des niguedouilles cherchent encore, — à modifier la mécanique gouvernementale de façon à la rendre profitable au populo.

Comme d'autres se sont attelés à la découverte du mouvement perpétuel ou de la quadrature du cercle, certains se sont mis à la recherche d'un bon gouvernement. Les malheureux ont du temps à perdre! Il serait en effet plus facile de dégouter la boule carrée ou de faire sortir des crocodiles d'un œuf de canard que de mettre la main sur un gouvernement qui ne fasse pas de mistouffles au pauvre monde.

—o—

Ah, les jean-foutre de la haute ont été rudement marioles, en nous sacrant souverains!

On est fier de la chose, — y a pourtant pas de quoi faire les farauds!

Quand on rumine un tantinet, ce fourbi à la manqué est rigouillard : y a pas pire trouducuterie.

Pour s'en convaincre, il suffit de regarder de près le fonctionnement de cette sacrée mystification.

Et d'abord nous n'exerçons pas notre souveraineté à propos de bottes, quand l'envie nous vient. Ah, mais non! Les dirigeants ont réglé la chose, — tellement que nous n'usons du fourbi qu'une fois tous les quatre ans.

Cette précaution est indispensable, paraît-il, pour nous empêcher de détériorer notre trésor : la souveraineté est un bibelot fragile, et comme le populo a les pattes gourdes s'il la manipulait trop souvent, il la foutrait en miettes.

En ne le laissant s'en servir qu'une fois tous les quatre ans, pour renouveler la délégation aux députés, les grosses légumes n'ont pas le moindre avaro à craindre : une fois la comédie électorale jouée, ils ont de la brioche sur la planche pendant quatre ans et ils peuvent s'enfiler des pots de vin et toucher des chèques à gogo.

Voici comment s'opère l'exercice de la souveraineté.

Supposez que je sois votard :

Le dimanche que la gouvernance a choisi, à l'heure qu'elle a fixée (sans, naturellement me demander mon avis) je m'amène au bureau de vote.

Jedéfile entre une rangée de puros qui s'emmerdent à vingt francs l'heure, — et malgré ça palpent juste trois francs pour leur journée. Ils ont du papier plein leurs pattes et m'en fourrent jusque dans mes chaussettes... qui sont russes, foutre! car en ma qualité de votard, l'alliance russe, y a que ça de vrai!

Jusqu'ici tout votard que je sois, je ne suis pas plus souverain qu'un mouton qu'on écorche.

Attendez, ça va venir....

Dans la tripotée de bulletins dont les distributeurs m'ont farci, j'en pige un, que je roule en papillote.

Pourquoi celui-là plutôt qu'un autre?

Je n'en sais foutre rien! Le coco dont le nom est dessus m'est inconnu : je n'ai pas été aux réunions, ça me dégoûte; je n'ai pas lu les affiches, elles sont trop canulantes... quèque ça fait, j'ai confiance!

Mais, nom d'un foutre, ma souveraineté est toujours pucelle; j'en ai pas encore joui.

Quoique j'aie mon bulletin dans les pattes, tout prêt à être enfourné dans l'urne, je ne suis pas encore souverain! Je ne suis qu'une belle pochetée que la gouvernance tient sous sa coupe, que les patrons exploitent ferme et que les sergots font circuler à coups de renforcements quand il m'arrive d'être attroupe.

Ne désespérons pas! Je serai souverain.

J'avance.... Enfin, mon tour arrive! Je montre ma carte, — car je suis en carte; on ne peut pas être souverain sans être en carte.

Maintenant, j'ai des fourmis dans les doigts de pied : c'est sérieux, — évidemment le moment psychologique approche, — j'allonge la patte; je liens ma papillote entre les deux doigts, le pouce et le chahuteur.

Eh là, reluquez ma tronche!

Quelle scie qu'il n'y ait pas un photographe.... Une... deusse... Je vais être souverain!

Juste à la seconde précise où j'ouvrirai mon pouce et mon chahuteur... juste au moment où la papillote sera lâchée, j'userai de mes facultés de souverain.

Mais, à peine aurai-je lâché mon chiffon de papier que, bernique, y aura plus rien! Ma souveraineté se sera évaporée.

Dès lors, me voilà redevenu ce que j'étais il y a deux secondes : une simple niguedouille, une grande pochete, un votard cul-cul, un cracheur d'impôts.

Sur ce, la farce est jouée! Tirons le rideau....

J'ai été réellement souverain une seconde; je le serai le même laps de temps dans quatre ans d'ici.

Or, je ne commence à user de cette roupie souveraine qu'à l'âge raisonnable de 21 ans, — c'est un acte si sérieux qu'il y aurait bougrement de danger à me le laisser accomplir plutôt, — c'est les dirigeants qui le disent, et ils s'y connaissent!

Une supposition que je moisisse sur terre jusqu'à la centaine : le jour où j'avalerais mon tire-pied j'aurai donc quatre-vingts ans de souveraineté dans la peau, — à raison d'une seconde tous les quatre ans, ça nous fait le total faramineux de vingt secondes....

Pour être large, — en tenant compte des ballotages, des élections municipales, des trouducuterie électorales qui pourraient se produire, — mettons cinq minutes!

Ainsi, en cent ans d'âge, au grand maximum, en ne laissant passer aucune occasion d'user de mes droits, sur mes quatre-vingts ans de souveraineté prétendue, j'aurai juste eu cinq minutes de souveraineté effective!

Hein, les bons bougres, voulez-vous m'indiquer une bourde plus gigantesque, une fumisterie plus carabinée, une couleuvre à avaler, plus grosse que le serpent boa de la souveraineté populaire?

—o—

Mais foutre, c'est pas tout! Y a pas que cette unique gnolerie dans le mic-mac électoral.

J'ai dit que, tout en me faisant bonne mesure ce sera rudement chic, si en cent ans d'existence, j'arrive à jouir de cinq minutes de souveraineté effective.

Encore faut-il pour que je ne sois pas trop volé, que ma souveraineté vienne à terme et ne soit pas une fausse couche.

Or, ça me pend au nez!

Mevoici, sortant de poser mon papier torcheculatif dans la tinette électorale. J'ai fait « acte de citoyen! » Mais cet « acte » ne va-t-il pas tourner en eau de boudin?

Mon papier va-t-il servir à quelque chose?

J'attends l'épluchage des torcheculs....

J'apprends le résultat....

Zut, pas de veine, je suis dans le dos! L'apprenti bouffe-galette pour qui j'ai voté remporte une veste. Je suis donc blousé, dans les grands prix!

Ma souveraineté a foiré. J'aurais aussi bien fait d'aller soiffer un demi-stroc chez le bistrot. Ça m'eût fait davantage de profit.

Ce qui peut me consoler un brin, c'est que l'épicemar du coin, qui a eu le nez plus creux que bibi et qui a voté pour le bon candidat, — c'est-à-dire pour celui qui a décroché la timballe, — est logé à si piètre enseigne que moi.

En effet, à l'Aquarium, son bouffe-galette s'aligne de telle sorte que, chaque fois qu'il vote, il est toujours dans la minorité.

Donc, mon épicemar est volé lui aussi; sa souveraineté est comme la mienne, — elle ne vaut pas tripette!

Ainsi, c'est net : je vote pour un candidat blackboulé.

C'est comme si je n'avais pas voté.

Mon voisin vote pour un candidat qui se range dans la minorité.

C'est encore comme s'il n'avait pas voté!...

Et si, au lieu d'être un votard grincheux, j'avais suivi le troupeau de moutons bêlants qui ont voté pour le bidard de la majorité?

Eh bien, je n'en aurais pas eu un radis de plus en poche! J'aurais tout simplement la triste satisfaction de me dire que j'ai donné un coup d'épaule à un chéquard.

Dans tous ces arias, que devient ma souveraineté?

Elle ne devient rien, mille tonnerres! Elle reste ce qu'elle a toujours été, de la roustamponne : un attrape-nigauds, un piège à prolos, — et rien de plus, nom d'une pipe!

—o—

Comme fiche de consolation, les grosses légumes veulent nous faire gober qu'un tel fourbi a pour résultat de mettre le gouvernement dans les pattes de la majorité.

Ça, c'est encore une menterie faramineuse!

Ce n'est jamais la majorité qui gouverne. Ce serait elle que nous n'en serions pas plus heureux pour ça, attendu que tous les mic-macs gouvernementaux ne sont que des fumisteries d'escamotage; quoiqu'il en soit, je le répète : ce n'est jamais la majorité qui tient la queue de la poêle.

C'est toujours une minorité de crapules qui s'est accrochée à nos flancs, — et qui s'y maintient grâce à la gnolerie du populo.

D'ailleurs, pour bien se rendre compte que cette racaille n'a rien de commun avec la majorité, il n'y a qu'à savoir dans quelles proportions s'opéra le recrutement des bouffe-galette qui viennent de finir leur temps :

Sur la population de France qui est d'à peu près 40 millions, il y a juste 10 millions d'électeurs.

Pourquoi 10 millions et non pas 12 ou 18? Pourquoi ne commence-t-on à voter qu'à 21 ans? Pourquoi faut-il que les bons bougres aient des quittances de loyer pour être inscrits? Pourquoi les soldats ne votent-ils pas? Pourquoi les femmes ne sont-elles pas électeurs?

Ça — ainsi que bien d'autres contradictions — personne n'a jamais pu l'expliquer : c'est la bouteille à l'encre!

En 1893, sur ces 10 millions d'électeurs, 3 millions et demi refusèrent de voter : il n'y eut que six millions et demi de votards.

Sur ces 6.500.000 votailleurs, 2.150.000 votèrent pour des candidats qui remportèrent une veste. De sorte que sur 10 millions de votards 4.350.000 eurent seuls des députés, — pas même la moitié!

Donc, déjà, sans même chercher plus loin, il y a mèche d'affirmer que les bouffe-galette qui viennent de finir leur temps, n'avaient eu pour eux qu'une minorité de votards.

Or, pourquoi dire que c'est la majorité qui gouverne?

Mais, épluchons davantage : à l'Aquarium, les députés étant coupés en deux camps, à peu près égaux, la minorité ne comptait guère. Supposons qu'elle ait eu 2 millions de voix cette minorité, — c'est encore 2 millions d'électeurs qui ont voté pour la peau, puisque leurs « élus » sont de la minorité et qu'on gouverne contre eux.

Par conséquent, en mettant les choses au mieux, c'est les « élus » de 2 millions et demi de votards — sur 10 millions d'électeurs — qui fabriquaient seuls les lois : le quart!

Et encore il ne faut pas crier trop haut que ce « quart » gouvernait. Y a de tels mic-macs à l'Aquarium que, la plupart du temps, les députés votent suivant les envies d'un ministre ou les ordres d'un distributeur de chèques.

De sorte que ces 2 millions et demi d'andouilles qui ont voté pour des bouffe-galette de la majorité n'ont — même pas eux! — eu la veine d'être représentés selon leur cœur.

En dernier ressort, c'est une douzaine de crapules qui gouvernent la France : des ministres comme Rouvier, Baihaut ou Dupuy, des distri-

buteurs de chèques comme Arton ou des banquiers comme Rothschild.

—o—

Quand à espérer s'enquiller dans la mécanique gouvernementale, de manière à la rendre utile au populo, c'est un rêve de maboules ou d'ambitieux.

C'est un sale truc de se foutre tout rond dans un marécage pestilentiel pour se guérir des fièvres. C'est imiter Gribouille qui se fichait à la Seine pour ne pas se mouiller.

D'ailleurs, on a été assez salement échaudés par les bouffe-galette qui parlaient au nom du peuple pour être guéris de la maladie votarde.

De tous les types qui avaient du poil au ventre, alors qu'ils étaient au milieu du populo, combien y en a-t-il qui, une fois élus députés, sont restés propres ?

Tolain, Nadaud, Basly et un tas d'autres ont retourné leurs vestes.

Quant à ceux qui ne sont pas pourris complètement, ils ont pris du ventre et se sont bougrement ramollis.

Le plus chouette est de se tenir à l'écart, de faire le vide autour des tinettes électorales.

Puisqu'on nous serine que nous sommes souverains, — gardons notre souveraineté dans notre poche, ne soyons plus assez cruches pour la déléguer.

C'est pour le coup que les grosses légumes feraient une sale bobine !

Ne pouvant plus se réclamer du populo, tout leur pèterait dans les mains : les rouages gouvernementaux n'étant plus graissés par l'impôt se rouilleraient, et en peu de temps la mécanique autoritaire se déclancherait et ne fonctionnerait plus.

Ce serait pour le populo le commencement d'une riche saison de bien-être !

Esprit de Rebiffe

Cré pétard, voici qu'il souffle un vent de rebiffe dans le marquisat de Carabas.

Ce n'est encore qu'un vent coulis !...

Mais foutre, il en est des tourbillons humains comme des tempêtes aériennes : l'ouragan qui déracine les arbres, emporte les toits des maisons et fout en bas les murs les plus solides a commencé par être un petit tournoiement, une trombe en miniature, qu'on aurait calmé en pissant dessus.

Donc, l'orage se forme dans le marquisat !

Les prolos se lassent de turbiner pour la peau ; ils finissent par la trouver mauvaise de bûcher pire que des esclaves et de n'avoir pas de quoi bouffer à leur faim, tandis que leur grand singe encaisse les millions par douzaines.

Les preuves de mon dégoisement ? Les voici :

Et d'abord, y a la rouspétance du prolo de Saint-Ouen, dont j'ai jaspiné la semaine dernière et qui n'a pas voulu se laisser tarabuster sans rendre les gnons.

Mais ce n'est pas tout ! Aux Moulins-Bleus, il y a de la rebiffe pour les motifs suivants :

A tous les trameurs qui entrent dans l'usine — c'est un mouvement continu de va et vient, pire que celui des navettes ! — les Saint offrent, moyennant sept sous, un couteau que les prolos doivent se payer et qui leur est utile dans le turbin.

L'achat du couteau est obligatoire !

Voilà qui est carabiné, nom de dieu !

Généralement, le bon bougre ayant déjà un coupe-lard n'a pas besoin de celui du singe qui, inutile de le dire, n'a rien d'extraordinaire. N'importe, il lui faut le prendre quand même et cracher sept ronds. C'est les petits bénéfices du marquis !

Or, le vendredi 1^{er} avril, une cinquantaine de prolos, nouvellement embauchés, ont carrément refusé les couteaux. Goguenards, ils ont sorti le proverbe et ont prétendu que « ça coupe l'amitié ». On voulut les forcer. Alors, les gas ne firent ni une ni deux : ils quittèrent le travail et on ne put le leur faire reprendre que le lendemain, sans leur imposer le sacré couteau !

C'est une babiole ! Je le sais, nom de dieu. Tout de même ça prouve que si le populo avait de la moëlle, on serait moins dans la pommade.

—o—

A Pont-Remy, c'est plus grave : à l'heure où je tartine les prolos attendant la réponse... et si elle n'est pas favorable, ça peut entraîner la grève.

Voici de quoi il retourne : depuis quinze jours on exige des tisseurs qu'ils renforcent le tissu :

en terme de métier on augmente le nombre de duites.

C'est une perte de temps pour le turbineur car le nombre d'heures qu'il passe à tisser la pièce se trouve augmenté — sans qu'il en ait résulté une augmentation dans le prix de façon.

Grâce à ce maudit fourbi le tisseur ne peut faire ressortir sa journée à plus de trente-cinq sous.

Il se rebiffe... et il a bougrement raison !

Il y a, à la fabrique de Pont-Remy un chef quelconque, baptisé le capitaine Thomas ; c'est un ancien galonnard décoré et, scrongnieugnieu, il mène ça tambour battant.

A l'heure des entrées de l'usine il se fait amener les quatre ou cinq derniers qui passent la grille — non pas qu'ils soient en retard ! Uniquement parce qu'ils rappellent les derniers. Cette vieille baderne ne veut pas de derniers : rien que des premiers, scrongnieugnieu !

« Au régiment, on va au feu en ligne ; y a pas de dernier... L'usine étant un champ de bataille, faut y venir idem : tous de front... et pas de clampins, mille polochons ! »

Or donc, les prolos qui passent la grille en queue sont envoyés au Thomas qui les engueule salement. Justement, samedi, cinq passèrent dans son bureau pour ce motif.

Comme tous les bons bougres, déjà à ressaut, étaient à l'affût d'une occasion pour rouspéter, ils crurent que les cinq « derniers » réclamaient une augmentation du prix de façon et, illico, tous en chœur, ils dévalèrent dans la cage au Thomas, se plaignant de ne pas gagner, même de quoi bouffer du pain !

Le Thomas fut estomaqué et, cré pétard, il se mordit les pouces d'avoir voulu savonner les cinq « derniers... » Mais il était trop tard !

Les prolos refusèrent de se ratteler au turbin et on fit arrêter la machine.

Alors commença la petite ritournelle que pratiquent les exploités en pareil cas : le Thomas demanda à causer à trois délégués, chargés par les turbineurs de lui présenter leurs réclamations.

Les gas ne tombèrent pas dans le panneau : ils refusèrent en disant que, selon l'habitude, les trois délégués seraient ensuite saqués.

Le directeur du bague était en balade à Abbeville ; on le siffla par téléphone et il revint dard. Le jean-foutre la fit à l'autorité, essaya d'esbrouffer les prolos — et il y réussit, nom de dieu !

« Je n'admets pas les réclamations en masse, qu'il dégueule. Retournez au travail, on verra après. Si vous n'obéissez pas, je ferme la boîte dans cinq minutes... L'économat des Moulins-Bleus vous fournit le pain et vous n'avez pas credo chez les boulangers... Je vais vous couper les vivres et demain vous creverez tous de faim ! Donc, écoutez-moi : soyez sages et retournez au travail. Sur ce, rompez !... »

Il a raison, le chameau ! Les pauvres nègres sont tenus par le ventre : le système des économats leur coupe toute indépendance.

Et il a aussi raison le charognard de ne pas vouloir de réclamation en masse.

C'est l'histoire du paquet de baguettes : en tas, essayez de rompre les baguettes sur votre genou — y a pas plan ! Coupez le lien qui les tient et alors, une à une, vous aurez vite tous dépioté...

Ainsi est-il de nous : en masse, nous sommes forts, désunis nous ne sommes pas plus résistants qu'un fêtu ne paille.

Quelques froussards obéirent au directeur et radinèrent au travail. Les autres suivirent ensuite !

Quoique ça, les turbineurs sont à cran ; ils disent que les trente-cinq sous qu'ils gagnent sont absolument insuffisants et ils veulent davantage.

Les pauvres frangins ne sont pas exigeants ! Eux qui créent toute richesse, au lieu de réclamer tout, ils se contentent de miettes : quelques centimes d'augmentation quotidienne leur sembleraient un avant-goût du paradis.

Qui donc osera affirmer excessives leurs exigences ?

Les Saint, peut-être ?...

Dam, c'est leur métier de prétendre que leurs ouvriers gagnent de trop. Mais foutre, si on les collait — rien que six semaines — à la ration de trente-cinq sous par jour, ils y trouveraient un cheveu.

Donc, s'ils avaient deux liards de cœur, sans barguigner, ils acquiesceraient aux réclamations — trop mesquines — de leurs prolos.

Mais, je l'en fous. En fait de cœur, les mecs ont un coffre-fort !

Aussi, n'y aura-t-il rien d'épatant à ce qu'ils fassent la sourde oreille.

C'est mardi, à la reprise du travail que le grand singe, mossieu Saint a dû donner sa réponse aux réclamations de tisseurs.

Les prolos sont bougrement montés et si le type faisait trop le pète-sec, ça pourrait tourner au vilain.

La grève est dans l'air !

Et, nom de dieu, si elle éclatait, elle ne se limiterait pas aux Moulins-Bleus.

Les gas de Saint-Ouen sont toujours mécontents ;

Quant à ceux de Gamaches où l'usine va être fermée et où ils font une demi-heure de plus que les autres prolos, ils sont loin d'être à la noce.

La grève pourrait faire la trainée de poudre et vider tous les bagnes du marquisat !

Mais, peut-être aussi, l'avachissement l'emportera : mal payés comme ils le sont, les pauvres bougres sont dans la dèche — et la mistouffe coupe souvent la chique à l'esprit de rebiffe.

L'ANTHROPOPHAGE

Par EUGÈNE POTTIER

*As-tu le cœur bardé de fer ?
N'as-tu rien d'humain que la face ?
Es-tu de marbre, es-tu de glace ?
Alors suis-moi dans mon Enfer.*

*Je suis la vieille anthropophage
Travestie en société ;
Vois mes mains rouges de carnage,
Mon œil de luxure injecté.
J'ai plus d'un coin dans mon repaire
Plein de charogne et d'ossements ;
Viens les voir ! j'ai mangé ton père
Et je mangerai tes enfants.*

*Ici, c'est un champ de bataille,
On a fauché pendant trois jours ;
La Faucheuse était la mitraille,
Tous ces glaneurs sont les couteurs.
Le blé, dans ces plaines superbes,
Etendait son jaune tapis...
Affamés, triez pour vos gerbes
Ces corps morts d'avec les épis.*

*Ceci c'est la maison de filles :
La morgue de l'amour malsain ;
Pour elle, écrémant les familles,
Le luxe a raccroché la faim,
Vois, sous le gaz, la pauvre infâme
Faire ses yeux morts agaçants,
Rouler son corps, cautrer son âme
Dans tous les crachats des passants.*

*Voici les prisons et les bagnes,
Les protestants par le couteau,
Comptant leurs crimes pour campagnes,
Et rusant avec le bourreau.
Au bague on met l'homme qui vole
Dès qu'il épelle seulement,
Et quand il sort de cette école
Il assassine couramment !*

*Entrons dans les manufactures,
Les autres bagnes sont moins peur :
On passe là des créatures
Au laminoir de la vapeur.
C'est une force qu'on dépense,
Corps, âme, esprit : reste un damné.
Là, c'est la machine qui pense
Et l'homme qui tourne engrené.*

*J'ai bien d'autres enfers encore,
Veux-tu que j'ouvre les cerveaux ?
Le virus de l'ennui décore
La matrice de vos travaux.
Veux-tu que j'ouvre l'âme humaine ?
Le muscle intime en est tordu :
L'amour aigri, qu'on nomme Haine,
Y fait couler du plomb fondu.*

*Je suis la vieille anthropophage
Travestie en société ;
Les deux masques de mon cisage
Sont : Famille et Propriété.
L'homme parqué dans mon repaire
Manque à ses destins triomphants,
Je le tiens, j'ai mangé ton père
Et je mangerai tes enfants !*



Décidément, nom de dieu, avec la pleine lune, nous voilà en plein au beau temps.

C'est pas trop tôt, foutre !

Nous en avons passé une sacrée sale garce de quinzaine : du givre, de la neige, des ouragans et des gelées à la clé.

Officiellement, les fistons, le printemps s'amène le 20 mars, et cette année il s'amenait plein de sourires, — une journée de promesses, kif-kif la profession de foi d'un candidat.

Mais, le lendemain, quelle désillusion ! C'était pour achever ma comparaison de ci-dessus, vis-à-vis les prémisses du premier jour, ce que sont les actes des députés vis-à-vis des boniments de ceux qui veulent l'être.

Non seulement on a subi les fameuses giboulées de mars, mais encore un véritable revenez-y de froidure, un frio qu'on n'avait point vu de tout l'hiver.

C'est qu'aussi, il a été rudement doux l'hiver, et vous savez, ce cochon ne perd jamais ses droits. Si ce n'est pas de bonne heure, c'est sur le tard qu'il se manifeste et se fait sentir.

Faut qu'il se passe, viédaze ! Comme selon le proverbe : faut que se passe la jeunesse. Qui ne s'amuse pas poulain s'amuse roussin, et qui ne jouit pas de la vie étant jeune, fait des frasques sur le retour.

Hélas, ce bondieu de froid n'a pas passé sans avaros, dans la campluche.

Les vigneron de l'extrême midi en pâtissent et le vignoble du littoral méditerranéen a été salement attigé.

A deux ou trois reprises les bourgeons ont été roustis, foutus en dérouté : les *aramons* surtout et les *bouschet* sont rincés comme un verre à bière.

C'est le cas, macarel, de sortir le vieux dicton : « Adieu panier, vendanges sont faites. » On peut les remiser les paniers et aussi les serpettes.

Mince de désastre, capet dé dious ! Quand on songe ce qu'est le vignoble du bas Languedoc, trois départements de rang, sans compter le Roussillon et un bon morceau de la Provence.

Tous les ans, pour la cueillette, il y a une véritable mobilisation, aussi considérable quant au nombre que la mobilisation d'un vrai corps d'armée : soixante mille bons bougres de *montagnols* dévalent de l'Ariège, de la Montagne Noire, des Cévennes.

La vie grouille dans cette fourmillière diablement bigarrée; le *foe dal cel* des ariégeois, le *diou mè damne* de la Montagne Noire, le *troun de l'air* et le *troun de dious* des provençaux, le *carail catalan*, le *caouragne* narbonnien, le *macarel* et le *foutral* languedociens pétent et carillonnent pendant que les jeunes s'ébattent sur les places en de joyeuses farandoles.

Cette année, mille dieux, il y aura du noir dans le tableau; les gelées porteront plus de tort que la mévente.

Tout un chacun s'en ressentira pécaire, car il en sort bougrement de la vinasse de cette sacrée région.

Toussenet, un type à hauteur qui, il y a un demi-siècle, préconisait les idées fouriéristes, lançait l'anathème aux patates, les considérant — non sans raison — comme un avachissoir et un trompe-la-faim.

« Heureusement, cet animal de Parmentier n'avait pas vulgarisé sa trouvaille assez tôt, qu'il gueulait. Sans ça, nos pauvres paternels eussent été aussi impuissants à couper la chique à l'ancien régime, qu'un cheval hongré à féconder une poulinière ! »

Le père Barbassou pense à peu près pareil par rapport au piccolo : mauvais soldats pour la révolution sont les buveurs d'eau ou les buveurs de piquette.

Se gargariser d'un bon picton, ça réchauffe le sang et éclaircit les idées. Aussi, foutre, j'en pince vivement pour le jour où, du pressoir commun, gisclera pour tous les gosiers le bon jus du bois tordu.

—o—

« Alors, ces garces de gelées, y a pas mèche de leur mettre le hola ? » interroge un bon lieu qui écoute mes ruminades.

Probable que si, cré pétard ! Au moins trois fois sur quatre. Il y a, entre autres fourbis, les nuages artificiels.

« Qués aco, tes foutus nuages artificiels ? » Rien de bien compliqué, vieux frère; c'est

des foyers qu'on allume avec des combustibles fumeux, bon marché. L'air s'échauffe, une buée assez épaisse protège les jeunes pousses et le tour est joué; car, tu le sais, au printemps les gelées ne sont à craindre que quand le temps est clair.

« On n'en use donc pas de ces diables de nuages ? »

Voici : quelques-uns peuvent se payer ce luxe, les richards; quant aux pauvres vigneron, macache ! Or, comme tous ne le font pas, ceux qui le font le font en vain.

Pour que le truc soit efficace, il faudrait que ça s'allume de partout à la fois, comme les feux de la Saint-Jean. Seulement nous en revenons à ce qu'on jaspait la dernière fois avec Pétit-touet à propos de l'assainissement des landes gasconnes : à la nécessité impérieuse du communisme qui, seul, protégera la culture contre les fléaux, — d'une protection autrement efficace que celle du jean-foutre Méline.

Mais, pour en arriver là, il faut : primo, qu'il n'y ait plus de feignants, richards et gouvernants à vivre sur nos croûtes.

—o—

Maintenant, plaquons le Midi et retournons par chez nous :

La végétation n'y étant pas, de bien s'en faut, si précoce, les bourgeons n'étant pas sortis de leur carapace, le frio n'a pas tapé sur la vigne comme chez les bas languedociens.

Ça ne veut pas dire que le sale bougre ne nous ait joué aucun vilain tour !

Il ne s'en est pas privé : c'est sur les fourrages qu'il a posé ses griffes, — tellement qu'au lieu de pousser ils baissaient la crête, semblant vouloir se renquiller sous terre.

Les granges sont vides, il n'y a plus de foin. Aussi, mille charognes, le fourrage a haussé subito dans des proportions faramineuses.

Tandis que le bétail baisse de foire en foire, — grâce à l'avilissement des prix, amené par la cherté des fourrages, et grâce aussi à la concurrence de l'autre couchta de l'Atlantique.

Par là-bas, il se fait de fichues hécatombes de bêtes à cornes : un vrai massacre des innocents ! Rien que dans la seule Argentine il s'en escouffe plus d'un million par an.

Les premiers temps, on abattait tout ce bétail rien que pour les cuirs : la viande restait sur place inutilisée, — quand tant de bons bougres n'en bouffent pas deux fois par an.

Des capitalos marioles ont cherché à amener ces viandes en Europe, non pour en faire bouffer aux dits bons bougres, mais pour s'en faire des millions.

Des appareils frigorifiques portent les viandes mortes depuis belle lurette; mais la bidoche glacée perd de ses principes succulents et nutritifs. Alors, ces capitalos ont essayé d'une autre binaise : amener le bétail vivant.

Ça y est ! Pierre Quiroule est passé l'autre semaine me serrer la louche et il m'a conté qu'à Bordeaux une boucherie dite des « éleveurs argentins » vient de se monter rue Saint-Remy.

La boucherie a des pâturages où elle requinque bœufs et moutons endommagés par la traversée, la bidoche est à bon marché; aussi y a-t-il une vingtaine de garçons dans cette boîte servant sans décevoir gigots, tranches et côtelettes, — le tout vendu dans les prix doux.

Faut voir la gueule des bouchers !

Et fichtre, l'élevage de l'espèce bovine n'est pas seule dans de mauvais draps; celle des canassons est bien malade.

En plus de la concurrence de la vapeur et de l'électricité, il y a aussi la concurrence américaine.

La vache noire a remplacé les diligences et, dans les villes, les tramways électriques ou à vapeur se substituent à la traction animale; la bicyclette remplace le cheval de selle et l'automobile les chevaux de trait.

D'autre part, l'Amérique du Nord envoie par milliers des chevaux qui font la pige aux chevaux bretons et normands.

Une partie du sud-ouest et le nord-ouest qui vivaient de la production du cheval font la grimace; les gros éleveurs implorent Méline et ses cataplasmes protectionnistes.

L'union des syndicats agricoles — syndicats de gros richards — les seuls qui malheureusement existent, propose parmi un tas de loufoqueries un droit de 200 francs et une estampille au fer rouge sur les canassons américains.

Et après ?

Supposons qu'une hausse factice se produise après ces droits — hausse qui ne profitera qu'aux riches éleveurs, — il arrivera ce qui est arrivé pour les porcs et pour les bouvillons : tout le monde voudra faire de l'élevage et, à la fin finale, la concurrence mutuelle des produits

du pays amènera le même résultat que la concurrence étrangère.

Au diable, la saloperie de protectionnisme ! S'il faut, pour vendre son bétail à un prix raisonnable, se passer de bouffer de la bidoche, zut alors ! Ça prouve que votre gourmandine de société a besoin d'une galbeuse lessive.

Je l'ai déjà dit, foutre de foutre, et je ne saurais m'en dédire : le protectionnisme ne protège rien.

Rien, sinon la sacoche des fibustiers et des accapareurs !

Au lieu de nous ceinturer d'une muraille de Chine, alignons-nous pour envoyer à dache frontières et douanes et reléguer définitivement dans la mouscaille capitalos, voleurs et gouvernants.

Cette besogne accomplie on ne sera plus assez idiots pour jalouser les bifteacks s'amenant d'Amérique ou d'ailleurs; pourvu qu'il y ait quantité et qualité et qu'on puisse gentiment s'emplier le fanal, on se fichera du reste.

LE PÈRE BARBASSOU.

LES AFFICHES DU PÈRE PEINARD

C'est dans le courant de la semaine que les affiches du PÈRE PEINARD AU POPULO sortiront du four. Les copains qui ont déjà fait leurs demandes les recevront au plus tard avec le numéro 79.

Quant aux autres, qu'ils se patinent, nom de dieu, afin qu'on puisse leur envoyer les affiches au plus vite !

Autre chose : l'affiche du PÈRE PEINARD AU POPULO sera donnée en prime avec le numéro 79. Si, à cette occasion, les vendeurs desirent que leur envoi habituel soit augmenté, qu'ils le fassent savoir illico, afin d'éviter tout retard.

—o—

Comme je l'ai dit déjà, les affiches seront du format des anciennes — quart-colombier, et d'un prix bougrement abordable elles seront expédiées aux prix suivants :

Le cent, franco, 1 fr. 50.

Aux copains qui pourront s'en payer un millier, le mille sera expédié, franco, pour 13 francs.

Pour que les affiches puissent être collées sans timbres, elles doivent être signées par un candidat. Et comme il y a dans l'arsenal légal une garce de loi interdisant à un type de se porter candidat dans plus d'une circonscription, il s'en suit qu'il faut autant de candidats que de circonscriptions. D'un bout de la France à l'autre il y a à peu près 600 bouffe-galette à nommer — et foutre, pour bien faire, il faudrait qu'il y ait à peu près autant de candidats abstentionnistes qui se fichent dans les jambes des ambitieux, candidats pour de bon.

Etre candidat nécessite quelques formalités à remplir. Les voici résumées :

On se fend d'abord d'une babillarde ainsi conçue :

Je soussigné, Tartempion, demeurant rue des Pommes-Cuites, à Tel-Endroit,

Vu la loi du 17 juillet 1889,

Déclare me porter candidat aux élections législatives du 8 mai 1898, dans la circonscription de Trifouilly-les-Chaussettes, département des Andouillard.

Fait à Tel-Endroit, le... 1898.

Signé : TARTEMPION.

On laisse sécher; puis, on s'en va à la mairie, accompagné de deux témoins qui doivent parapher eux aussi la déclaration de candidature afin de certifier que Tartempion est bien Tartempion et il n'y a plus qu'à réclamer le cachet de mossieu le maire — cachet qui s'obtient illico.

Ensuite, il ne reste qu'à envoyer la déclaration de candidature au préfet du département où l'on se colle candidat, — et dans les quarante-huit heures on reçoit un récépissé de la *Déclaration de candidature*... On peut dès lors se foutre en campagne et coller des affiches à tire-larigot !

A supposer qu'un copain de Paris veuille se porter candidat à Saint-Quentin; s'il perche

dans le xvm^e il ira faire viser sa déclaration à la mairie du xvm^e et il l'expédiera ensuite au préfet de l'Aisne qui lui renverra le récépissé.

Si le copain en question veut se porter à Paris c'est — toujours après le visa de la mairie — au préfet de la Seine qu'il doit expédier sa déclaration.

Ça fait, on est candidat!

On n'a donc plus qu'à opérer : si c'est des affiches du PÈRE PEINARD au Populo qu'on veut fiche sous le blair des prolos, on colle son nom au bas des affiches, à un coin laissé en blanc, soit avec un timbre humide, soit tout bonnement à la plume : « Vu, Tartempion, candidat pour la circonscription de Trifouilly les Chaussettes. »

— 0 —

Dans les peuts patelins, plus que dans les grandes villes, il y a des copains qui, pour ne pas perdre leur boulot, ne pourront pas se risquer à se bombarder candidats.

Les frangins en question se trouveront donc dans le périn et, s'il n'y avait pas un joint pour leur dégolter un candidat, ils seraient obligés de coller des timbres sur les affiches, — et ça coûterait cherot!... Et, du coup, ce serait du pognon bougrement mal dépensé.

Pour tourner la difficulté, le père Peinard fait appel à l'initiative des copains : que ceux qui s'en foutent, — tant de Paris que de province, — ceux qui ne craignent pas pour leur situation, fassent parvenir leur nom et leur adresse aux bureaux du PÈRE PEINARD, de façon qu'on puisse leur indiquer un patelin où, en s'y bombardant candidats, ils faciliteront la propagande aux anarchos de l'endroit.



BABILLARDE D'UN TROUFFION

X..., le 10 avril 1898.

Père Peinard,

Il faut que je te tuyaute sur ce qui se passe actuellement dans les casernes.

Il y a un sacré remue-ménage!

Tu as déjà dû t'en apercevoir un brin, ne serait-ce que par la chîée de permissionnaires qui ont baguenaudé dans Paris, à l'occase des fêtes de Pâques. On a foutu des permissions, en veux-tu en voilà!

Jamais les troubades n'avaient été à pareille noce.

La gradaille, depuis le pied-de-banc jusqu'au capitaine, fume de la chose: ça déclanche la discipline! De frayer quelques jours avec les pékins, ça désabrutit un brin les soldats et quand ils radinent au baigne militaire ils ont l'oreille plus dure et l'échine moins souple.

Il y a donc quelque chose de cassé dans les casernes — et c'est de ce « quelque chose » que je vais te jaspiner.

Certains, ont cru être marioles en devinant une manœuvre électorale dans l'avalanche de permissions dont on nous a comblé.

Ça se peut! Mais ce motif n'explique pas tout le fourbi.

Pense donc que, à l'heure où je t'écris, il y a des casernes où les deux tiers — tant simples truffards que gradés — sont en vacances. Tu penses comme ceux qui restent doivent manœuvrer droit!

Et ce n'est pas tout: à peine étions-nous rentrés qu'on nous a fait prévoir une nouvelle fournée de permissions pour le mois d'août: on donnera une trentaine de jours à qui voudra.

Il n'y a qu'une raison à tant de gracieusetés: la caisse sonne le creux!

Malgré que, pour le budget du militarisme, on ratisse les millions par centaines, les coffre-forts sont toujours à sec.

Avant d'arriver à nous, pauvres pousse-cailoux — sous forme de rations, boules de son, prêts et bons de tabac — les millions de la guerre trouvent une telle chîée de dévorants sur leur passage qu'ils ne peuvent circuler sans être dégraissés dans les grands prix.

Ça, c'est coutumier! Or, s'il n'y avait que ça, les grosses légumes n'auraient pas à s'en casser le bonnet autrement: pour qu'ils économisent tant et plus il faut donc que la caisse ait été vidée d'épatante façon.

Quelque gros porc a-t-il mangé la grenouille? Ça se peut!

Puis, ce qui a dû aider bougrement à dessécher la caisse c'est tous les chichis dreyfusiens;

l'état-major a raqué pour se faire défendre. Et dam, c'est dans les coffres-forts militaires qu'il a puisé à gogo. Ce n'est pas qu'un doigt qu'il y a mis car il a fallu attacher avec des saucisses les chieurs d'encre esterhaziens.

Que ce soit d'une façon ou d'une autre, ce qui est sûr c'est que le pognon destiné à nous fiche la croute à filé... que ce soit par la flûte ou par le tambour, je m'en fous! Je constate.

Et c'est pourquoi on nous donne des congés à tire-larigot!

Malgré qu'on nous nourrisse à peu près aussi bien que des cochons, chaque troubade coûte à l'Etat une vingtaine de sous par jour. Par jour de vacances et par soldat, c'est vingt pélos de rat-trapés — rien que sur la bouslifaille. Les gros mecs de l'armée ont calculé et ils se sont alignés pour répartir les permissions de façon que, au bout de l'année, il y ait au minimum une douzaine de millions d'économies — rien que sur ce chapitre.

S'il y avait de l'honnêteté dans le gouvernement, ces millions économisés devraient retourner aux contribuables... Dam, puisqu'on ne les aura pas dépensés!

Ouiche! Les matadors leur trouveront bien un emploi... Que dis-je! C'est plus à faire: Ils sont bouffés depuis belle lurette.

— 0 —

Après l'avoir jacassé de la purée des caisses militaires, il faut que je te parle des « réformes » qu'on nous administre:

Tu sais qu'il y a quelques annés on fit bougrement de chiquet à propos des réfectoires: les troubades ne bouffaient plus à la gamelle, mais dans des assiettes et ils avaient serviette et rond de serviette.

A en croire les baveux, c'était à rengager — rien que pour bouffer au réfectoire!

Eh bien, le réfectoire est supprimé: il nous faut à nouveau bouffer dans les chambrées, sur le pieu, avec les croquenots en guise de verre et le dégras en place de margarine. Ça cocotte, je te l'assure.

Tu penses si ça fait gueuler! On ronchonne pis que jamais.

C'est encore au manque de galette qu'est attribuable cette suppression: on a formé un quatrième bataillon par régiment et comme il n'y a pas assez de casernes pour loger ce supplément de troubades on nous empile les uns sur les autres.

Il y a des chambrées où, au lieu du chiffre réglementaire de 24, on est 35 ou 40.

Aussi, ce que ça fouette! On pète, on rote, on dégobille dans ce grouillement et c'est une infection abominable. Cet été, y aura pas de mouches dans les chambrées: elles n'y vivraient pas!

Ce qui est rupin c'est que les simples truffards ne pâtissent pas seuls: les sous-offs trinquent aussi!

On les empile sept ou huit dans une même chambre, et plus que les autres, les rengagés font une sale gueule: avant, chacun de ces sales rempilis avait une carrée avec un mobilier spécial — une commode et un fauteuil. Désormais, ils sont deux ou trois par chambre et n'ont plus leurs coudées franches.

Et les commodes? Va-t-on les empiler l'une sur l'autre.

— 0 —

Tout ça, père Peinard, est de riche augure: l'esprit militaire fout le camp, je te dis que ça!

Tout le monde gueule! Tout le monde en a plein le cul!

Et moi je jubile de voir ça.

UN CUL-ROUGE

A Coups de tranchet

Toujours la statuomanie. — Un comité s'est formé, il y a déjà beau temps, pour élever un monument à la mémoire du chansonnier Pottier. Mais les gas ne sont pas encore complètement dégrasés d'esprit bourgeois.

En fait de « monument » ils n'ont rien trouvé de mieux qu'une statue.

Donc, s'ils réussissent, on aura, un de ces quatre matins, dans quelque coin perdu de cimetièrre où les flanocheurs sont rares, une statue de plus.

Et y en a déjà une chîée!

N'aurait-il pas mieux valu chercher à élever à Pottier un monument plus en rapport avec son œuvre?

Une édition de ses chansons, vendue à bon compte, serait autrement chouette qu'une statue! Vulgariser son œuvre, la faire connaître et gober de tous, voilà le monument à lui dresser.

Et, nom de dieu, ça ferait un autre piédestal qu'un socle de statue!

Ohé, les Copains!

Aux bons bougres encore ombrenés de préjugés, faites lire

En Période Electorale

Par E. MALATESTA

Comme ENTRE PAYSANS, la brochure EN PÉRIODE ÉLECTORALE est sous forme dialoguée; c'est une virulente critique du suffrage universel: un socialoet un anarcho discutent et, en une belle vigueur d'argumentation est dépioté le suffrage universel.

L'exemplaire: dix centimes.

Pour faciliter la diffusion de cette chic brochure il sera expédié un cent de EN PÉRIODE ÉLECTORALE aux copains qui enverront un mandat de cent sous au PÈRE PEINARD, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

OHÉ, LES BONS FIEUX

Réclamez partout

L'ALMANACH

DU

PÈRE PEINARD

Pour l'année crétine 1898

(AN 106 DU CALENDRIER RÉVOLUTIONNAIRE)

TEXTE. — Ce que je vous souhaite; Ruminades sur le calendrier; Dévidage des mois; Pluie d'étoiles, éclipses et marées; les Saisons; le Père Peinard, chanson du populo, avec la musique; les Cabots de la haute; le Sabottage; la Fabrication de l'or et des pierrieres; l'Inquisition moderne en Espagne; les Hordes de trimardeurs; Sergot, poésie; le Distinguo du « tien » et du « mien »; A la Caserne, chanson des conscrits, avec la musique; l'Autorité tue l'amour; le Pacte de Famiro.

GRAVURES. — Liberté! l'Automne; l'Hiver; le Printemps; l'Été; Rien pour tous, tout pour un (extrait du « Postillon » de Munich); le Veau d'or; le Pédaleur et le Capitalo (extrait de « The Comming Nation »); journal de la colonie Ruskin; l'Inquisition: la novade, le fouet et le bâillon, le grillage des chairs, l'arrachage des ongles, l'écrabouillage des parties sexuelles; Germinal! Gessler vit encore! dessin de Rœdel; la Misère en gibus et en redingue; le Paysan, dessin de A. Willette; le Mariage moderne; le Pain cher, dessin d'Herman Paul (extrait du « Cri de Paris »).

Prix de l'Almanach: 25 cent.

Pour le recevoir franco: 35 cent.

Adresser tout ce qui concerne l'ALMANACH DU PÈRE PEINARD, aux bureaux, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

BOYCOTTAGE ET SABOTTAGE

Pour vulgariser la double pratique du Boycottage et du Sabottage les membres parisiens de la Commission du Boycottage au Congrès de Toulouse ont publié en brochure le rapport de leur Commission.

Afin de rendre cette brochure de facile propagation, elle est mise en vente aux prix minimes suivants:

10 brochures, 0,25;	par la poste, 0 fr. 35
100 —	par colis postal, 2 fr. 50
500 —	— 11 fr. »
1000 —	— 20 fr. »

Les demandes doivent être adressées, avec les fonds, au camarade Emile POUGET, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

Une seconde brochure, indiquant par industries, les moyens de mettre le Sabottage en pratique est en préparation. Les camarades qui auraient des renseignements à donner sur le sabottage dans leur métier, sont priés de les communiquer à l'adresse ci-dessus.

Communications

Paris

— Groupe des Etudiants Révolutionnaires Internationalistes. Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 86, rue de la Montagne-Ste-Geneviève.

— Groupe Communiste du XIV^e. Réunion tous les dimanches, à 3 h., 51, rue de l'Ouest.

— Comité abstentionniste des libertaires du XII^e. — Réunion préparatoire samedi 16 avril à 8 h. 1/2, salle Delapierre, 168, rue de Charenton.

Ordre du jour : le candidat abstentionniste ; nos moyens d'action.

Permanence tous les soirs chez Lafond, 264, avenue Daumesnil et tous les lundis, jeudis, samedis à 8 h. 1/2, chez Delapierre, 168, rue de Charenton.

Nota. — Prière aux copains qui publieront des affiches d'en envoyer deux exemplaires à Lafond.

— Bibliothèque Sociologique des Libertaires du XII^e. Les camarades se réunissent tous les dimanches à 2 h., salle Delapierre, 168, rue de Charenton.

La bibliothèque fonctionne, mais faute de moyens pécuniaires, son champ d'action n'a pu être élargi suffisamment. Ce qu'il faudrait, c'est louer un local où chacun pourrait venir étudier et lire.

Donc, appel est fait aux amis qui pourraient aider à cette réalisation.

Les souscriptions sont reçues chez Lafond, 264, avenue Daumesnil.

— Les Libertaires du XV^e, réunion tous les dimanches soir chez Béra, 116, boul. de Grenelle.

— Comité Proudhonien du Contrat social 37, rue Clignancourt, café Poirier, réunion privée tous les mardis à 8 h. 1/2 du soir.

— L'IDEE NOUVELLE, organisatrice Eugénie Collot, donnera le lundi 25 avril, à 8 h. 1/2, à l'Hôtel des Sociétés Savantes, rue Serpente, une conférence de LÉOPOLD LACOUR sur la liberté de l'amour et de la maternité. Entrée : 0 fr. 50.

— Salle du Commerce, 94, faub. du Temple, jeudi soir 21 avril, représentation organisée au bénéfice du camarade SPIRUS-GAY, alité depuis le 14 mars et seul soutien de sa compagne malade et de ses vieux parents impotents.

Au programme : Jehan Rictus, Paul Paillette, Buffalo, Broka, Alexandre Noé, B. Block, Robert Lagrange, etc. Prix des places : 0.50 et 0.75.

N. B. — Une souscription est ouverte en faveur de SPIRUS-GAY chez le camarade Ladignac, 62, boul. de Belleville.

— Le Comité d'initiative pour élever un monument à la mémoire du poète Eugène Pottier, a décidé, afin de retrouver la somme votée par le Conseil municipal et biflée d'un trait de plume par le ministre de l'Intérieur, d'organiser pour le dimanche 24 avril à 2 h., salle du Grand Orient de France, 16, rue Cadet, un concert littéraire, artistique, musical, avec le concours assuré des poètes chansonniers montmartrois et des principaux théâtres et concerts de Paris.

On peut se procurer des cartes au prix de 3, 2 et 1 fr. aux adresses suivantes :

Maison du Peuple, impasse Pers ;
Thirifocq, trésorier, 17, rue Molière.
Conciergerie du Grand Orient, 16, rue Cadet ;
Argyriades, 7, rue Théophile Gautier ;
E. Museux, 78, rue Myrha.

Banlieue

SAINT-DENIS. — « Les Egaux », groupe libertaire d'études sociales ; réunion tous les samedis chez Pavoine, rue Samson, 28.

Samedi 16, causerie sur la propagande anti-votarde. — « Jeunesse Egalitaire ». Réunion tous les mardis soirs, à 8 h., salle Olivier, 3, rue du Port.

AUBERVILLIERS. — Tous les samedis, à 8 h. 1/2, réunion à la Bibliothèque sociale, 11, rue des Ecoles.

Les camarades qui ont des livres sont priés de les rapporter au plus tôt.

Le samedi 9, réunion très urgente à propos de la foire électorale.

Le copain Langlois, 11, rue Ferragus, tient les bouquins de la bibliothèque à la disposition des copains.

Province

LIMOGES. — La Jeunesse Libertaire se réunit tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, 131, faubourg de Paris. P. S. — Les camarades qui détiennent des livres sont priés de les rapporter au plus tôt.

— Les journaux libertaires sont en vente chez Moreau, place Denis-Dussoubs ; Papy, rond-point Garibaldi ; kiosque de la Poste et kiosque place Jourdan.

AMIENS. — Les camarades sont invités à se réunir le samedi à 8 h. 1/2 du soir et le dimanche, à 5 h. du soir, au Cent de Piquet, faubourg du Cours.

CERTRE. — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Isoird, 2, route Nationale.

TROYES. — Montperrin, impasse Bresquin, vend et porte à domicile le « Père Peinard » le « Libertaire » et les « Temps Nouveaux », ainsi que les brochures libertaires.

NIMES. — Les libertaires réunis se trouvent tous les samedis et dimanches Bar du Musée, boul. Courbet.

Les bouquins de la Bibliothèque sont à la disposition des camarades.

— Le « Père Peinard », l'« Almanac du Père Peinard » et les journaux, brochures, revues ou chants

libertaires sont à la disposition des copains, tous les soirs, depuis 8 h., café Pesquet, bar du Musée, boul. Courbet.

— Les acheteurs du n° 78 du P. P. pourront réclamer aux dépositaires les *Parias*, marche libertaire.

— Réunion des libertaires, café Dayre, 22, rue de la Vierge, tous les samedis, dimanches et lundis.

Les bouquins de la bibliothèque sont à la disposition de tous les camarades.

REIMS. — Le camarade Fourdrinier, 30, rue de Metz prévient les personnes qui désireraient prendre connaissance des écrits libertaires, qu'elles peuvent s'adresser chez lui. Il tient à leur disposition journaux, brochures, livres, etc.

— Réunion des copains, samedi à 8 h. 1/2, rue du Mont d'Arène, 45, buvette du Lavoir.

— Ceux qui désirent étudier la question sociale et hâter l'avènement d'une société meilleure sont priés de se réunir au café St-Maurice, 153, rue du Barbâtre, tous les samedis.

EPINAL. — Un groupe d'études sociales vient de se former à Epinal. Les camarades désireux d'assister à ses réunions n'ont qu'à s'adresser au copain Loquier, 25, rue Rualménil.

Les camarades qui pourraient envoyer bouquins et brochures pour la bibliothèque du groupe n'ont qu'à les adresser à Loquier.

MARSEILLE. — Les journaux, brochures et chansons libertaires sont criées par le camarade Coradi.

— La Jeunesse Anarchiste donnera une causerie tous les jeudis, à 9 h. du soir, bar des Vignobles, 14, passage des Folies-Bergères.

LE MANS. — Les lecteurs du « Père Peinard », des « Temps Nouveaux » et du « Libertaire » se réunissent tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, salle Sthorez, avenue de St-Gilles.

DUNKERQUE. — Le « Père Peinard » est en vente chez le dépositaire, Alfred, 50, rue du Sud et dans les kiosques de la ville.

SAINT-ETIENNE. — Samedi 16, au bon coin Stéphanois, réunion sur la mise en pratique du communisme.

DIJON. — Réunion des libertaires dimanche 17 avril, à 4 h., café Garnier, rue Chabot-Charny.

Question très urgente !

ANGERS. — Dimanche 17 avril, à 2 h., les copains se rencontreront aux Bonnes-Fillettes.

ROUBAIX. — Les copains du « Cravacheur » viennent de rééditer la *Peste religieuse* de Most. Les camarades désirant cette intéressante brochure n'ont qu'à s'adresser au « Cravacheur », 78, rue de Nouveaux, qui leur en fera l'expédition. — 3 fr. le cent, frais d'expédition en plus.

SAINT-CHAMOND. — Les camarades invitent les jeunes gens soucieux de leur liberté à se rendre tous les samedis de 7 h. 1/2 à dix heures du soir et le dimanche à 9 h. du matin, au Pont-St-Pierre, 2, chez Doure, bistrot.

TARARE. — Le « Père Peinard » et toutes les publications libertaires sont en vente chez Gaynon, sur la Pêcherie.

— Les copains se réunissent tous les dimanches dans la soirée, chez Charles, cafetier, rue Belfort.

TOULON. — Les camarades trouveront toutes les publications anarchistes rue Vincent Cordouan, 2, au marchand de journaux.

En vente aussi, la brochure : les « Variations guesdistes ».

GAP. — Le « Père Peinard » et toutes les publications libertaires sont en vente chez Lindsay, kiosque en face la caserne vieille.

ALBERTVILLE. — Le *Père Peinard* est en vente au kiosque de la rue de la République. Le copain Gonthier, forgeron, le porte à domicile et il invite les camarades qui voudraient aider à créer une Bibliothèque Sociale à se rendre le dimanche soir, café Boutin, place de la Liberté.

Extérieur

LIÈGE. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schleich, 85, quai d'Orban.

GENÈVE. — Les libertaires de Genève viennent de former un groupe d'études sociales. Tous les copains pourront se réunir à l'avenir, au café Roch, rue du Parc, Eaux-Vives, Genève.

CHARLEVILLE. — Tous les libertaires se réunissent le samedi, à 8 h. 1/2, au café du Temple de la Science.

VERVIERS. — Nizet, 69, rue du Coronmeuse, vend tous les journaux et publications libertaires.

Petite Poste

I. Surgères. — L. Cluny. — C. Marseille. — T. Londres. — P. Beaune. — N. Sens. — H. Cahors. — M. Avignon. — T. Thizy. — N. Alger. — E. Montpellier. — B. Narbonne. — G. Abbeville. — S. Mac Donald. — R. Bézenet. — C. Nice. — O. Toulon. — T. Tannay. — G. Perpignan. — V. Aringès. — V. Nîmes. — P. Millau. — P. Brieulles. — G. Lausanne. — G. Arles. — C. Reims. — C. Saumur. — F. Amiens. — M. Bruxelles. — H. Angers. — Reçu règlements, merci.

— Prière à Xixonet de donner son adresse au P. P.

— Le copain Monier est allé « se mettre » au vert pour deux mois à la prison de Bruxelles ; avis à ses correspondants.

Grande Soirée Familiale

Organisée par la

SOLIDARITÉ INTERNATIONALE

SECOURS AUX DÉTENU POLITIQUES

Le samedi 23 avril, à 8 h. 1/2

Salle des Mille-Colonnes, 20, rue de la Gatté

avec le concours des

CHANSONNIERS ET BOHÉMIENS DE MONTMARTRE

Bal de nuit à grand orchestre

Prix d'entrée : 1 franc par personne.

Le programme détaillé paraîtra dans le prochain numéro.

Liste n° 47, 3.50. Bourguignon, par l'Aurore, 11.00. — Collecte aux Mille Colonnes I. S. I., 3.80. — T. S. 1 fr. — Toulon (Pont du Las), 3.20. — Liste n° 11, Saint-Ouen, 12.15. — Total : 35.25.

En vente aux bureaux du Père Peinard

LES ALMANACHS DU PÈRE PEINARD pour 1897 et 1898, l'exemplaire, 0.25 ; franco, 0.35.

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1894 (saisi).

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1896, rare ; 0.50, franco 0.60.

Brochures à 0 fr. 10 ; franco 0 fr. 15 l'exemp.

VARIATIONS GUESDISTES, opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées par Emile Pouget.

L'ANARCHIE, par Elisée Reclus.

UN SIÈCLE D'ATTENTE, par P. Kropotkine.

AUX JEUNES GENS, par P. Kropotkine.

L'AGRICULTURE, par P. Kropotkine.

EDUCATION, AUTORITÉ PATERNELLE, par André Girard.

LES RÉVOLUTIONNAIRES AU CONGRÈS DE LONDRES.

PATRIE ET INTERNATIONALISME, par Hamon.

LA GRANDE RÉVOLUTION, par Kropotkine.

LA LOI ET L'AUTORITÉ, par Kropotkine.

ENTRE PAYSANS, par Malatesta.

L'ANARCHIE DANS L'ÉVOLUTION SOCIALISTE par Kropotkine.

LE MACHINISME, par Jean Grave.

LA PANACÉE-RÉVOLUTION, par Jean Grave.

IMMORALITÉ DU MARIAGE, par René Chaughy.

Brochures à 0 fr. 15 ; franco 0 fr. 20 l'exemp.

NOTRE CHER ET VÉNÉRÉ PRÉSIDENT, publiée par le « Libertaire ».

LES CRIMES DE DIEU, par Sébastien Faure.

POURQUOI NOUS SOMMES INTERNATIONALISTES, publication du « Groupe des Etudiants socialistes, révolutionnaires internationalistes ».

L'INDIVIDU ET LE COMMUNISME, publication des E.S.R.I.

RÉFORMES ET RÉVOLUTION, publication des E.S.R.I.

MISÈRE ET MORTALITÉ, publication des E.S.R.I.

Brochures à 0 fr. 25 ; franco 0 fr. 30 l'exemp.

LE DOGME ET LA SCIENCE, par E. Janvion.

L'ORDRE PAR L'ANARCHIE, par D. Saurin.

LES TEMPS NOUVEAUX, par Kropotkine.

PAGES D'HISTOIRE SOCIALISTE, par W. Tcherkesoff.

Divers

LA SOCIÉTÉ AU LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION, par Jean Grave, 0 fr. 60 ; franco, 0 fr. 70.

DIEU ET L'ÉTAT, par Bakounine (avec portrait), 1 fr.

ENDEHORS, par Zo d'Axa, le vol. 1, 1 fr. ; franco, 1 fr. 30.

COMMENT L'ÉTAT ENSEIGNE LA MORALE, publication des E.S.R.I., le vol. 1, 1 fr. 50 ; franco, 1 fr. 75.

BIBLIOGRAPHIE DE L'ANARCHIE, par Netlau, fort volume documentaire, in-8°, 5 francs.

En volume à 2 fr. 50 ; franco, 2 fr. 80

LA CONQUÊTE DU PAIN, par P. Kropotkine.

LA SOCIÉTÉ FUTURE, par Jean Grave.

LA GRANDE FAMILLE, par Jean Grave.

L'INDIVIDU ET LA SOCIÉTÉ, par Jean Grave.

LA PHILOSOPHIE DE L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

DE LA COMMUNE A L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

LES JOYEUSÉS DE L'EXIL, par Ch. Malato.

DE MAZAS A JÉRUSALEM, par Zo d'Axa.

BIRIBI, par Darien.

LA PSYCHOLOGIE DE L'ANARCHISTE-SOCIALISTE, par Hamon.

LE SOCIALISME ET LE CONGRÈS DE LONDRES, par Hamon.

ŒUVRES DE BAKOUNINE.

LE SOCIALISME EN DANGER, par Domela Nieuwenhuis.

SOUPES, par Lucien Descaves.

L'ÉVOLUTION, LA RÉVOLUTION ET L'IDÉAL ANARCHIQUE, par Elisée Reclus.

Le PÈRE PEINARD est expédié en province le jeudi, les dépositaires doivent le recevoir le vendredi, ou dans les régions éloignées le samedi matin au plus tard.

Le PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le Gérant : L. GRANDIDIER

Imp. L. Grandidier, 15, rue Lavieuville, Paris

CTIONS
ACTIVES



Vote petit! Tu voteras jamais mieux!